

Le livre « Ecrit de Bujumbura » en langue japonaise de l'auteur Yoshikazu Kamigaito a été traduit en Français par Jean-Maurice Huard

Écrit de Bujumbura

Livre-fiction « Ecrit de Bujumbura » par Yoshikazu Kamigaito

Traduction du Japonais et adaptation en Français: Jean-Maurice Huard

Version néerlandaise : Peter Keijers

Version allemande : Andréas Peil

Chapitre 6

Arrivée à Gitega vers deux heures de l'après-midi. Le restaurant moderne, lumineux et élégant où il était prévu de manger était fermé. Mais Stany, l'un des membres du groupe, a surgi d'on ne sait où avec des caisses de boissons. De Bujumbura on n'avait emporté que du pain.

Les nombreux bâtiments blanchis donnaient à la région un caractère un peu occidental. Les églises et les écoles semblaient être bondées ; quelqu'un a dit que Stany y avait fait ses humanités. Après s'être garés un peu à l'écart par un chemin de terre carrossable, dans un vallon, ils ont déjeuné sur l'herbe... de pain sec.

Après le déjeuner, quelques-uns d'entre eux se sont mis torse nu et ont commencé à pratiquer le karaté. Sawada les a observés de loin à l'ombre d'un arbre. Les passants se sont arrêtés pour regarder, et comme pour le mettre en garde, les vieux, les jeunes, les hommes, les femmes et les enfants du village venus de la forêt se sont rassemblés sur le côté opposé de la route et commencèrent à observer la pratique de loin.

Au bout d'un moment, un homme est sorti du groupe des spectateurs et a dit quelque chose aux jeunes pratiquants. Sawada a senti que l'ambiance changeait ; il est donc descendu pour y voir de plus près ; l'homme semblait avoir une trentaine d'années ; ses muscles gonflaient sa chemise délavée, déchirée aux épaules et l'ourlet de son pantalon était tout à fait effiloché.

D'un air dédaigneux, l'homme a toisé Sawada qui n'a qu'un physique banal, avant de lui dire, d'un ton où se mêlaient provocation et condescendance : « Il paraît que tu es le plus fort ». Sawada s'est rapidement préparé tandis que l'autre lui lançait : « Tu tiendrais un round contre moi ? » Parmi les villageois rassemblés derrière lui, il y avait beaucoup de jeunes femmes qu'il voulait impressionner.

Les compagnons de Sawada semblaient plutôt optimistes, sauf Salvator, un peu tendu, qui lui a demandé s'il n'était pas fou, tandis que ses compagnons chuchotaient entre eux « Il est fou ? », tant était grande leur confiance dans les capacités de Sawada, qui s'est dit : « Oh la la ! Je vais y passer !

Çe n'était plus la première fois que cela se produisait. À son arrivée en Europe, son autorité et même son grade étaient considérés avec goguenardise, et tant les élèves que les nouveaux l'avaient mis à l'épreuve, en combat libre et en shiai.

Le livre « Ecrit de Bujumbura » en langue japonaise de l'auteur Yoshikazu Kamigaito a été traduit en Français par Jean-Maurice Huard

Lors du premier entraînement à l'université, un étudiant lui a demandé quelque chose amicalement. À cette époque, il ne savait pas un mot de français. Un autre étudiant, le plus ancien membre du groupe, qui avait appris le japonais en vue de son arrivée, assurait la traduction.

« Il demande si vous avez une ceinture noire..... » (Je me suis posé la question : est-ce qu'il demande ma ceinture ?) Pensant que Sawada n'avait pas compris, l'étudiant a posé sa question autrement : « Est-ce que vous pourriez me battre ? » Réponse : « Je n'en sais rien. »

Sur ce, l'étudiant est parti en haussant les épaules.

À cette occasion, j'ai remarqué que le mot français "demander" a deux sens ; plus tard, j'ai compris que "demander si on a la ceinture noire" signifie "demander si votre ceinture noire est réelle". Un maître de karaté ordinaire aurait répondu : « Si tu te bats avec moi, tu y laissera ta peau. » C'était, paraît-il, la réponse habituelle.

Sawada était de ceux qui prennent au sérieux l'expression à la mode de "vivre suivant la nature ". S'il avait été battu par un Belge en combat libre, il aurait ramassé ses affaires et serait rentré au pays. Il aurait perdu la face devant les amis et connaissances venus le saluer à son départ, mais il n'aurait rien d'autre à faire. Heureusement, en dix ans, il n'avait jamais été déshonoré au point de perdre toute autorité.

Le karaté de Sawada est basé sur le principe classique de « sente nashi - pas d'initiative » ; autrement dit, sur le principe de l'acceptation, de l'accueil.

À l'acquiescement de Sawada, il s'est mis à se mouvoir avec violence, peut-être pour s'échauffer ou aussi pour la frime.

Même lorsqu'ils se faisaient face, Sawada pensait tranquillement à la façon dont il pourrait éviter de le frapper ; bref, il cherchait à lui sauver la face tout en lui montrant sa supériorité.

Vers la fin de sa carrière de combattant, il en était arrivé à se dire : « Même si je ne peux pas battre mon adversaire, je ne serai pas battu moi-même » puis « Même si je suis battu, ce n'est pas la fin du monde ». Dès qu'il en a été ainsi, ses matchs et ses kumites sont devenus beaucoup plus faciles. Cette soudaine intuition lui avait fait désirer d'aller en Europe.

D'ailleurs, Sawada avait l'impression que quelque chose de ce genre allait survenir dans sa vie. Au fond de lui-même, quelque chose le poussait irrémédiablement à livrer combat avec toute la compétence et l'expérience acquises.

Se présenter en hidari-hanmi, en tenant vers le haut une main ouverte et l'autre fermée devant la poitrine. Une attitude familière, sans réfléchir (mushin), en donnant même l'impression de s'amuser.

L'adversaire va tout droit, sans rien de sophistiqué ; le mieux était d'entrer d'emblée ; comme son adversaire lançait son poing droit vers lui, Sawada l'a laissé se venir dans sa main gauche, et sans hésiter, a soulevé son adversaire en lui chuchotant à l'oreille « Mais tu es drôlement costaud. Je n'ai jamais rien vu de pareil. »

Le livre « Ecrit de Bujumbura » en langue japonaise de l'auteur Yoshikazu Kamigaito a été traduit en Français par Jean-Maurice Huard

L'autre a pris Sawada dans ses bras puis a crié deux fois à la foule, sans doute quelque chose comme « C'est terminé ».

« Bravo, maître. » C'est le premier mot de Fidèle, le barbu, un des plus anciens membres du Puma tandis que, stupéfaits, les autres dansaient en levant le poing vers le ciel.

Nous sommes retournés vers le bus ; exténué, Sawada a pris la liberté de s'asseoir sur le siège voisin de celui du conducteur. Là on ne lui adresserait pas la parole.

Derrière lui, on discutait avec animation des péripéties du voyage ; quand le bus a fait une petite halte, quelqu'un a commencé à chanter une sorte de ritournelle en kirundi, en alternance, en y mettant des noms propres selon les besoins. Au début de chaque mesure, les autres frappaient dans leurs mains en disant "A" en signe d'approbation. À la fin de chaque mesure, les autres frappent dans leurs mains en disant "A" en louant la bravoure de Sawada, et en répétant « Sawada Yasuhiko ».

Après le premier couplet, Sawada a commencé à comprendre le phrasé de la chanson. La chanson est devenue un hymne au karaté et au club de karaté.

Jewe, Nzobaza (A)

Nzobaza, Bouma.

Seiken (A)

Na, sanchin.

Au milieu de la chanson, le ton a changé tout à fait, pour faire place à une mélodie à la mélancolie mystérieuse, d'une beauté indescriptible.

Inararibonie.

Kiniyangeya, karaté.

Kiniyangeya, karaté.

Cette dernière phrase a été répétée plusieurs fois par tous. Ce refrain résonne un peu comme "Ah, c'est l'Afrique.

Sawada en a gardé le souvenir d'une sorte de scintillement venu du plus profond de lui-même. Le bus filait à toute allure pour rentrer.

Il a été soulagé d'apercevoir au loin les lumières de Bujumbura. Cette journée avait été la plus excitante de ces derniers temps.

Quant au karaté dans ce pays, même si vous arrivez les mains vides, vous serez populaire, et certains vous proposeront même de vous marier dans le pays. On m'a présenté des étudiantes de l'école normale de Gitega ; bien qu'elles soient toutes très belles, j'ai saisi dans les yeux d'une fille une telle mélancolie, que j'en ai été peiné, car après tout je n'étais que de passage.

Le livre « Ecrit de Bujumbura » en langue japonaise de l'auteur Yoshikazu Kamigaito a été traduit en Français par Jean-Maurice Huard

Bien sûr, tout n'est pas bon. Le métier n'est pas non plus sans risques. Lors d'une pause dans la campagne, un coq de village m'a lancé un défi ; comme l'herbe était épaisse et drue, il ne s'est pas blessé ; la leçon lui a tellement plus qu'il aurait voulu me retenir pour que je le forme.

"Le vent au cœur d'une nature sauvage. ", tel est ce voyage ; j'espère seulement qu'on ne trouvera pas mon crâne percé par une lance. Là-dessus.....

Heureux de vous avoir écrit,

Bien à vous, Yasuhiko

...